

DIRE

Septembre 1999 (et plus tard)

A Genève (ville, canton, république, état), une minorité sans cesse croissante de gens souffre de troubles psychiques. Les maladies psychiques, découvertes depuis plus de deux siècles, sont de plus en plus nombreuses, comme on peut le constater en ce début de vingt-et-unième siècle. Parallèlement, on constate un taux croissant de suicide, qui, en Suisse, est l'un des plus haut du monde.

Y a-t-il lieu d'établir un lien entre ces deux phénomènes ? Oui, et pourquoi ?

Dans une société qui ne pousse qu'à 'réussir' (être toujours devant, comme le petit cheval blanc), certaines personnes sont acculées au suicide comme seule perspective de réussite, de réalisation (t'as tout raté même ton suicide, disent-ils), et le ratage ou la réussite d'un suicide pourrait aussi avoir été conditionné (comme on conditionne les aliénés dans les asiles). L'individu doit-il réussir, ou rater, sa vie ou son suicide ? N'a-t-il pas droit à l'erreur (errare humanum est), doit-il tout réussir (comme à l'asile), a-t-il le droit à l'essai (des auteurs se sont aussi penchés sur cette forme littéraire) ? La vie à l'essai, c'est tout ce que nous avons, même ixé fois suicidés.

Il est temps d'interroger (?) notre société sur l'existence des idées suicidaires. Sans remettre en cause les psychiatres (masculins ou féminins), il est temps d'accuser, après plus de deux siècles, la psychiatrie d'incompétence. En effet, celle-ci, en tant que nouveau pouvoir autoritariste, ne permet plus aucun degré de liberté (on sent déjà poindre la camisole de force, on voit déjà le travail des forçats).

'Je est un autre', toujours un autre, disait le poète Arthur Rimbaud, et Jean-Paul Sartre dans un essai ajoutait 'l'enfer c'est les autres', toujours les autres, même si leurs paradis sont toujours pour les autres, toujours pour les autres, donnant au choix valeur d'alternative où l'autre choix d'un purgatoire froid, moyen et banal, est impossible. Dans l'alternance politique point n'est d'issue vers l'avenir. Jean-Paul Sartre le pressentait comme un devoir à accomplir par les générations futures, les autres à qui il confiait son enfer, l'enfer d'un siècle déjà meurtri.

Depuis la chute du mur de Berlin (1989), mur symbole des meurtrissures du siècle passé, pensées par une grande résistance des contemporains de ce siècle-là confinant (jusqu'à la mort) à une confiance en la vie et ses moyens, où les autres portent la responsabilité d'un passé dépassé, où 'je' porte ma responsabilité et où 'je' deviens l'avenir. Les meurtrissures du siècle passé, leur Histoire, sont portées par les générations (les autres que la mienne) des siècles passés, au vingt-et-unième siècle, dans le troisième millénaire, où aucun dieu ne dira plus qui sont les uns et les autres.

Je suis 'un', je suis 'autre', toujours 'autre', et j'échappe encore à cet enfer du passé que m'ont légué les autres générations du passé. Je passe sur un passé plein de bonnes intentions où l'autre n'est pas un ennemi à dépasser. Si l'autre a son enfer, qu'il le garde,

que son silence soit garant de sa bonne foi et de ses croyances religieuses, y compris sa foi, bonne ou mauvaise, en la psychiatrie.

Si le suicide existe, loin d'en parler, comme toujours, l'autre question est de savoir si il faut s'en échapper, comme nous le propose la psychiatrie. Elle qui induit les idées suicidaires avec comme défi d'y échapper, d'être toujours devant, comme le petit cheval blanc. Si on accepte, on va droit au suicide (non collectif), si on refuse on acquiert cette résistance de feu Jean-Paul Sartre.

La frustration, au sens de la privation de liberté, joue, dans les asiles, dans un autre asile, un rôle essentiel (comme l'aurait écrit le Marquis de Sade) dans la perspective suicidaire et l'induction des idées suicidaires par la psychiatrie dans les asiles, dans l'asile.

La liberté ne s'acquiert pas, elle est un don, douée, pardon. On l'écrit partout sur les murs (aussi celui de Berlin, 1989) comme le poète, et oubliant quelques lettres, les autres complètent le mot que l'enfer a privé de ses droits. La liberté en l'enfer de l'asile d'aliénés où je me trouve me rattrape et l'enfer des autres complétant le mot du poète forme avec le temps le mot complément de l'enfer qu'est l'enfermement. L'enfermement, l'enfer me manque, ton enfer, l'enfer des autres me manque, ton enfer, Sartre, me manque. D'autres que moi, mon enfer, n'auraient rien, toujours rien, partagé avec toi, sauf (sauvé) ton enfer, cet autre enfer nous poussant (un élan, une élation) dos tourné du passé vers l'avenir.

La psychiatrie n'a pas fait le bon choix, je n'étais pas prêt pour les asiles, je ne suis pas fou, j'étais loin des asiles, dans la nature, où mon destin s'est lié comme le fou lié que je suis aujourd'hui ici. Mon signe devant passé loin des asiles d'aliénés fut dépassé, cela est égal, la liberté, un mot, un signe, le tien, le nôtre, le mien, et le leur. Dans le mot 'leur', il y a les autres, mon enfer, mon enfermement, mon enfer me manque.

Un auteur suisse, Gérald Chevrolet, a écrit dans son livre 'Hommage à Serge S.' (éd. Eliane Vernay, Genève, 1992), traitant du suicide :

- Manque la câline.
- Manque la câline.

En psychiatrie, de nos jours, manquent les bons vieux traitements de chocs, conservés cependant nostalgiquement intacts dans leur esprit, et alors même que l'ampleur de la répression s'est étendue. Je passe sur les détails que pourraient nous donner des antipsychiatres. Dans le cadre médical de la psychiatrie, une question de droit se pose : exerce-t-on un droit de soins ou un droit de sévices ? On pourrait comprendre la privation de liberté à des fins d'assistance. Mais la volonté de castration, dans un lieu où sont interdites les relations sexuelles, nous montre bien quelle puissance veut nous entraîner dans un monde asexué, où l'amour n'est plus que transmission de pensées. Un monde où la chair et la pensée soient, serait, à n'en pas douter, plus juste.

En l'asile, la seule extrémité dans les relations sexuelles autorisée pour s'évader (en douce, évasion) est la masturbation, celle aussi d'une main tenant le stylo, l'une et l'autre condamnées, dans le monde d'une puissance autoritariste nouvelle, par une religion rejointe par la psychiatrie.

Au nom de la liberté, et parce que nous avons vécu trop de temps sans amour et sans écriture, il nous faut saluer encore l'asile, et derrière la fidélité (à soi-même) ne pas prendre sur soi la responsabilité d'une culpabilité que la psychiatrie relaie comme un moyen d'oppression. Les pratiques sexuelles appartiennent à chacun et sont inaliénables (et les aliénés sont liés, pointe la camisole), notre liberté ne se joue pas sur les dictats de la psychiatrie, où la culpabilité balance une négation de la nature humaine. Le sexe existe sans être occulté, d'une essence que l'on tente à l'asile de faire échapper, comme foutre s'échappant d'abstinence. Nous n'avons pas tous vocation de corbeau (mais de corps beaux). Une existence féminine nous échappant balance en blanc d'une essence à un foutre. Vous me traiterez probablement (comme les psychiatres) d'essentialiste : -je m'en fous.

La masturbation est un moyen essentiel de survie, même intellectuelle. La masturbation (condamnée, par ailleurs, par les églises...) fait peur aux psychiatres, eux qui donnent dans la camisole de force, dans la castration (les relations sexuelles sont prohibées à l'asile). Elle reste cependant un bon moyen pour sauver une libido (une vie humaine) quasi inexistante dans de rares rencontres limitées par la maladie mentale (et là, la tentation de la mythomanie, cachant le mal en offrant une contre-vérité, devient évidente). Elle sauve ce qui fait un essentiel de la vie. Elle devient aussi une relation sexuelle sans aboutir fatalement à une dualité, une duplicité, une schizophrénie.

Accepter la masturbation c'est déjà ouvrir une porte vers une vie sexuelle qui devrait pouvoir se développer dans la société asilaire, avec le regard bienveillant d'une psychiatrie sociale soucieuse de l'expression de tous, et dans un cadre communautaire adéquat.

L'asile serait un lieu de scission, où l'on apprend à ne pas jouir (de toutes ses facultés). Est-ce bien raisonnable pour une psychiatrie qui devrait tendre à une plus grande responsabilisation, et à un meilleur respect des compétences et des capacités de chacun ? Non.

Echappé au travers des asiles, au travers de la psychiatrie, au travers de la maladie, pourra-t-on dire, un jour, où se porte la responsabilité du suicide ? Qui pourra décider si le suicide est un acte de courage ou un acte de lâcheté ? Son moteur est la frustration, celle induite que l'on retrouve en soi, et non en l'autre.

Le suicide, et seuls restent présents le deuil, l'histoire, et la mémoire, avec l'écriture, le geste qui pousse la plume.

Jean-Marc Allaman / L'Expérience / Septembre 99 (et plus tard)